



**HAL**  
open science

## Rencontre intergénérationnelles, rencontres des savoirs : une expérience innovante sur l'île de La Réunion

Thierry Malbert

► **To cite this version:**

Thierry Malbert. Rencontre intergénérationnelles, rencontres des savoirs : une expérience innovante sur l'île de La Réunion. Chemins de formation, 2006, 9, pp.135-141. hal-01227794

**HAL Id: hal-01227794**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01227794>**

Submitted on 30 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# RENCONTRES INTERGÉNÉRATIONNELLES, RENCONTRES DES SAVOIRS: UNE EXPÉRIENCE INNOVANTE SUR L'ÎLE DE LA RÉUNION

**L**ES PONTS qui cherchent à enrichir le cadre des cultures scolaires entre le Sud et le Nord, aussi bien orientés sur le plan des processus relevant de l'interculturalité des savoirs, que sur le plan de la construction de nouveaux outils pédagogiques, trouvent appui dans le développement et l'analyse des relations intergénérationnelles pratiquées entre les familles et les établissements scolaires.

La rencontre entre le transmis, hérité des populations du Sud, et le système éducatif formel relevant de l'Éducation Nationale française (Nord), se vérifie à travers les échanges réalisés entre les jeunes générations et les personnes âgées au sein des établissements scolaires de l'île de La Réunion<sup>1</sup>. Ces échanges révèlent l'existence de liens entre la transmission des savoirs informels, relevant du quotidien de la sphère familiale, et l'institution où s'instaure la transmission des savoirs scientifiques.

Ces rencontres intergénérationnelles se déroulent en trois phases. D'abord au sein de l'établissement scolaire, lorsque les aînés entrent dans les salles de classe, puis

dans un deuxième temps à l'intérieur de la sphère familiale, lorsque les enfants partent vers leurs parents, pour enfin se situer à nouveau dans la salle de classe lorsque les élèves retournent à l'école et procèdent avec l'enseignant à l'analyse du contenu récolté. L'originalité de ces rencontres va progressivement aboutir à la construction de liens étroits entre plusieurs générations, plusieurs époques, plusieurs formes de savoir, plusieurs instances de socialisation.

## Des aînés dans les salles de classe

Le plus souvent à l'initiative des enseignants et relayée par des associations de troisième âge, l'arrivée de personnes âgées dans les classes du primaire, mais également du secondaire, va ouvrir le domaine du formel à celui de l'informel. Ces personnes, âgées de 65 ans à 95 ans pour les plus valides, interviennent généralement dans les classes durant une demi-journée, en groupe de 10 à 15. Pour la majorité d'entre elles, l'école représente une institution qu'elles ont très peu fréquentée ou qu'elles découvrent parfois pour la première fois<sup>2</sup>. Nées

dans une société coloniale très élitiste, ces aînés ont eu, pour la plupart, une formation essentiellement basée sur des savoirs traditionnels. Ces rencontres peu communes ne manquent pas de créer certains enthousiasmes chez ces anciens écoliers. Se retrouver au cœur du système éducatif que l'on a peu fréquenté, quitté depuis de longues décennies, et de surcroît occuper non plus la place de l'apprenant, mais celle de l'enseignant, flatte et encourage ces personnes âgées à communiquer et transmettre aux jeunes générations. La place et le temps que l'institution leur accorde donne de l'importance à leur personne comme à leur récit. Nombreuses d'entre elles vont prendre un grand plaisir à raconter des faits auxquels, jusqu'à présent, très peu avaient accordé de l'importance.

Face à ces aînés, on retrouve des élèves nés à la fin du XX<sup>e</sup> siècle qui connaissent très bien les lieux du savoir formel, puisqu'ils les fréquentent en continu depuis leur plus jeune âge. Si l'école est pour eux un lieu commun, l'établissement scolaire n'est cependant fréquenté que par des jeunes (les élèves) ou des moins jeunes (les enseignants, équipes éducatives, personnels divers...). Les élèves n'ont jamais l'occasion de rencontrer des personnes âgées à la place des enseignants. Pour les élèves, ces seniors sont effectivement plus proches du milieu familial que du milieu éducatif. En effet, inhabituellement présentes au sein de l'école du collège ou du lycée, ces personnes âgées ont, pour les élèves, un lien plus étroit avec leurs propres grands-parents, qu'ils côtoient dans la sphère familiale, qu'avec leurs enseignants.

Si l'on rajoute à ces deux paramètres le contexte de l'interculturalité, installé dans un rapport au savoir formel transmis par une culture dominante qui est celle de la France métropolitaine (les instructions, les programmes sont ceux de la métropole...), nous obtenons

une relation d'échanges dont la spécificité au cadre précédemment évoqué ne manque pas d'enrichir la réflexion sur les liens existant, et/ou à construire, entre le formel et l'informel.

À partir cette rencontre intergénérationnelle, comment construire des outils pédagogiques entre les différentes formes de savoirs ?

Les personnes âgées, réunies devant des plus jeunes au sein d'une salle de classe, vont s'adresser aux élèves comme elles pourraient le faire dans la cellule familiale, en leur livrant leur récit de vie jalonnée de singularité. Au-delà des connaissances qu'elles peuvent transmettre sur certaines spécificités, comme par exemple sur des métiers aujourd'hui disparus, tels le ramassage de coraux dans le lagon, ou la fonction de chef de gare (à la Réunion, l'activité ferroviaire a disparu en 1956), elles vont également transmettre des savoirs appartenant à une époque que les jeunes générations sont loin de connaître. À l'identique des transmissions familiales, ces savoirs (transmis dans le cadre institutionnel) relèvent de divers champs dans lesquels nous retrouvons tout ce qui est enclin à la vie quotidienne, au passé et notamment, à la pénibilité de la réalisation et de la gestion des tâches. Le rapport à la nature, aux plantes pour les soins, la cuisine ou les sorts, le rapport au métier et à l'outil, le rapport aux tâches domestiques, à l'entretien et au rangement, le rapport au spirituel, mais également le rapport à la fête, à la détente, à la solidarité, au collectif... peuvent être évoqués.

Ces savoirs informels anciens (construit dans une société où ce type de savoirs régnait en maître), injectés chez une population plus jeune (habituees à des modèles de savoirs formels), à d'abord pour effet (au niveau du fond), de produire du sens par la relativisation que l'élève peut faire entre le monde d'hier et celui d'aujourd-

d'hui.

Sur le champ de la relation famille-école cela se vérifie, par exemple, lorsqu'on demande aux anciens de raconter leurs meilleurs et leurs pires souvenirs d'école, les récits ne manquant pas de surprendre les jeunes élèves, tant sur les motivations des apprenants que sur les conditions logistiques d'antan.

Voici quelques récits :

- « Mon meilleur souvenir d'école, c'est quand la directrice m'a donné tous mes livres de classe en cadeau pour que je continue mes études. La directrice connaissait la situation de mes parents, elle connaissait que papa avait quitté maman et que sans case, nous devions retourner chez grand-mère. Je me rappelle, j'ai dit à la directrice que je quittais l'école, elle n'était pas contente, elle avait les larmes aux yeux. Elle trouvait que je faisais pitié, elle a même dit : « ma pauvre fille ton avenir est perdu ! » (Marie, 74 ans.)

- « Mes bons souvenirs, c'était d'aller à l'école, j'aimais bien mes camarades et le travail d'école aussi. On était plus libre à l'école qu'à la maison où il y avait toujours un petit boulot à faire. Maîtresse m'aimait bien parce que je repassais ses draps, elle voyait qu'on était misère et elle était portée sur les gens qui étaient misère... » (Solange, 82 ans.)

- « Mon papa ne savait pas lire. Sans rien dire de mal de lui, parce que ça n'était pas sa faute. Pour lui, tu savais pas lire, ça comptait pas pour lui : y a école demain ? Demain tu vas pas à l'école, tu vas travailler avec moi au champ. Tu peux pas lutter avec lui parce qu'il va te passer des calottes. Bon moi, j'aurais préféré aller à l'école. » (Jean, 66 ans.)

- « Pendant la guerre c'était la pénurie, beaucoup d'enfants ont abandonné l'école parce qu'ils n'avaient

plus rien pour se vêtir et à peine de quoi manger. Beaucoup d'entre nous ont abandonné l'école à ce moment-là pour prendre la pioche et aider les parents » (André, 70 ans.)

- « L'école a changé le cours de ma vie, oui, parce que j'ai changé de niveau social, elle a changé la vie de gens de ma génération, on a accédé à des postes à responsabilité dans la cité. C'est sans aucun doute grâce à l'école de la République. » (Rose, 77 ans.)

- « Mon pire souvenir, c'est de faire des tas de kilomètres à pied sous la pluie et le soleil... Le repas froid à midi, de me lever à quatre heures et demi du matin tous les jours pour aider maman à cuire le repas qu'on devait emporter à l'école, c'était ça le plus pénible pour moi. Mes pires souvenirs, c'était de ne pas avoir le nécessaire pour aller à l'école et être toujours puni le soir à l'école. On restait jusqu'à six heures. On allait à l'école mal nippé, pieds nus, souvent sans manger, les maîtres étaient sévères. » (Germain, 75 ans.)

- « Mon trajet pour venir à l'école c'était une véritable expédition, je faisais dix kilomètres à pied l'école était loin et j'avais peur, je courais pendant tout le trajet. Quand l'école était finie, là c'était le bon moment, ah ! Oui ! On était en dehors, même si la route était longue c'était la liberté. » (Herbert, 74 ans.)

Les souvenirs et ressentis des anciens élèves sont ainsi exposés aux plus jeunes. Ils appartiennent à un temps passé ou les motivations des parents et des écoliers face à l'école, comme les conditions logistiques, étaient bien différentes de notre époque. La relativisation avec le contexte actuel s'opère automatiquement. Les liens ainsi créés entre ces deux contextes, autant sur le fond que sur la forme, ne manquent pas de participer à la construction du savoir.

Par son récit de vie divulgué au sein de la classe, la

personne âgée se positionne ainsi comme la détentrice de connaissances et de savoirs. Pour la première fois, une autre personne, qui n'a rien à voir avec l'institution ou le cadre scolaire, et de surcroît bien plus âgée que l'enseignant, va intervenir pour apporter des connaissances et d'autres savoirs aux élèves.

Plus important encore, (au niveau de la forme) ces savoirs informels transmis dans un cadre formel sont l'occasion de réactiver et de structurer les transmissions familiales, d'abord au sein de l'institution scolaire, mais aussi et surtout au sein de la famille. Les savoirs ainsi transmis, comme l'acte de transmettre (qui, dans nos sociétés modernes, aurait tendance à être moins développé que par le passé), même exercé dans un temps relativement court au sein de l'école, paraissent déclencher une certaine prise de conscience pour l'intérêt d'une telle démarche chez les élèves, les enseignants et les personnes âgées.

L'impulsion de cette rencontre entre les savoirs transmis par l'Éducation Nationale et les savoirs transmis par la sphère familiale, peut déboucher sur de réelles pratiques pédagogiques. Dans ce cadre, les ponts peuvent être nombreux, à titre d'exemple nous en développerons un centré sur l'identité et l'histoire des familles. En effet, à la suite des récits de vie des anciens dans les salles de classe, chaque enfant peut entreprendre une recherche individuelle sur la généalogie des membres de sa famille (parfois peu connue de l'enfant comme des parents).

#### **Des élèves dans les familles**

L'arbre généalogique apparaît comme un excellent support pour réactiver les transmissions intergénérationnelles. Sous l'impulsion de la visite des aînés dans les salles de classes, et à partir de la mémoire de l'élève,

l'arbre généalogique commencé à l'école va être complété à la maison en présence des parents et/ou grands-parents et autres collatéraux. Cette recherche va permettre aux jeunes d'élargir leurs connaissances en interrogeant la mémoire familiale. Partir à la recherche de renseignements sur la famille en l'interrogeant sur un domaine où celle-ci règne en maître, puisqu'elle est la seule à détenir ce savoir informel, place cette dernière dans une position avantageuse. Sur un tel sujet et dans un tel contexte, la famille sait, peut dire, peut transmettre et de ce fait, peut (comme les anciens qui interviennent dans les classes) également se sentir l'unique détentrice de ce savoir.

C'est donc à partir de l'arbre généalogique commencé en classe que les enfants vont, sous les consignes de l'enseignant, retrouver leurs parents, oncles, tantes, grands-parents parfois perdus de vue. Au-delà des noms et des dates de naissance, mariages et décès, c'est toute la vie des membres de la famille qui est, à cette occasion, mentionnée par la famille elle-même. Ce sont alors de véritables récits de vie qui s'engagent entre les parents et le jeune. « Où habitais-tu grand-mère quand tu avais mon âge, que faisait ton père, et tes grands-parents, tu les voyais souvent ? » Les lieux sont évoqués et notés mais aussi les métiers, les relations sociales entre parents et voisins... L'enfant va ainsi peu à peu construire toute l'histoire de ses aïeux. Des détails sur les pays d'origines des familles : Inde, Madagascar, Chine..., sont alors dévoilés, et certains métissages tenus plus ou moins secrets sont parfois révélés aux enfants lors de ces échanges. D'autres supports tels que les photographies de famille, objets, bibelots, bijoux ou actes peuvent être montrés, commentés et transmis par la même occasion. L'arbre généalogique complété devient le support des transmissions de connaissances et

de savoirs sur le vécu de la famille. Ces transmissions intergénérationnelles permettent à l'enfant de construire son identité, comme elles participent à réactiver les liens entre les membres du clan familial.

#### Le retour des élèves dans la classe

Une fois les savoirs relevant de la sphère familiale obtenus, l'élève, de retour en classe, peut en disposer pour construire (avec l'aide de l'enseignant) d'autres savoirs formels. L'histoire de la localité ou du pays peut, par exemple, être étudiée à partir de l'histoire de la famille. Selon la même approche d'autres champs, tels que l'instruction civique, l'écologie ou encore le racisme, peuvent être développés. Pour peu que la famille ait un minimum coopéré avec l'enfant, celui-ci, une fois redevenu élève, se trouve doublement valorisé. L'ensemble des données recueillies et réinjectées vont lui permettre d'avoir une participation active à la construction des savoirs en classe. De plus, les liens qu'il a désormais tissés et réactivés entre les membres de sa famille, comme le contenu des transmissions reçues, lui sont bénéfiques à la construction de son identité.

Tel la réalisation de l'arbre généalogique, d'autres outils peuvent participer à la construction de ce type de rencontre, parmi eux on note l'enquête à thème et le récit de vie. Travailler sur les relations intergénérationnelles permet ainsi de dynamiser et de proposer d'autres approches pédagogiques à travers lesquelles l'élève se trouve plus impliqué.

On peut se poser la question si les savoirs informels n'ont pas précédé les savoirs formels. Selon Delbos et Jorion<sup>3</sup>, ils ont été avalisés par les savoirs formels, par la science, selon l'idée que la science constitue l'étalon de ce qu'on appelle le savoir-accord, qui s'est construit sur le dos des savoirs pratiques systématiquement dévalués,

et dépossédés de toute présentation à la validité.

Ce nouveau rapport au savoir, présenté dans le cadre de celui de l'île de La Réunion, va permettre de renforcer les transmissions de nombreux savoirs souvent restés longtemps cachés, notamment et surtout pour les familles n'appartenant pas à la culture dominante (particulièrement pendant la période coloniale). Les rencontres interculturelles sont ainsi renforcées, puisque les savoirs informels de populations descendantes d'esclaves, d'engagés ou de salariés originaires des pays du sud, vont être acceptés et valorisés par le législateur. Enfin, les savoirs transmis dans la famille vont impulser les savoirs formels, d'abord par la présence des *gramoums* (personnes âgées, en créole) dans les classes, puis par la relation entre la famille et l'école, sur un domaine où la famille s'implique sur du connu, du su, du vécu et sur des domaines où elle ne se retrouve pas écrasée par le fait d'avoir été socialisé à une époque où l'approche des savoirs formels était les privilèges de quelques-uns.

Les transmissions familiales sont ainsi perçues comme faisant partie d'un construit, permettant de relayer le savoir informel au profit du savoir formel. Nous avons là un rapport étroit dans la dynamisation qu'entretiennent entre elles les formes de savoir. Ceci permet de bien comprendre comment, à partir des relations intergénérationnelles et des récits de vies qui structurent cette relation, des ponts peuvent être créés entre famille et école, dans un rapport aux savoirs et pratiques interculturelles.

THIERRY MALBERT,  
*Anthropologue (anthropologie de la parenté),  
Attaché d'Enseignement et de Recherche en Sciences  
de l'Éducation, Université de La Réunion.*